

pour leur permettre d'échanger un seul mot pendant le premier moment.

— Permettez-moi, seigneur Oroche, dit Baraja, qui recouvra le premier la parole, de vous féliciter d'avoir échappé aux carabines de ces intraitables tueurs de tigres.

— D'autant plus volontiers, seigneur Baraja, que si vous aviez eu le crâne fracassé d'une balle (car ces diables incarnés ont un faible pour viser toujours les gens à la tête), il vous eût été difficile de me faire agréer vos compliments, et que je suis fort aise de vous voir vivant.

En quoi Oroche fardait un peu la vérité. Dans le fond de sa pensée, et sans trop se rendre compte pourquoi, il eût presque mieux aimé rester seul. Le voisinage d'un trésor fait naître assez ordinairement le désir de la solitude.

Peut-être les compliments de Baraja n'étaient-ils pas plus sincères que ceux d'Oroche, et nous doutons que l'habitude des chasseurs de tigres de viser leurs ennemis à la tête lui eût paru aussi fâcheuse qu'au gambusino, si celui-ci leur eût servi de but.

Le fait est que, par suite d'une conformité d'idées, source de leur étroite amitié, les deux drôles devinrent tout à coup rêveurs.

L'explosion d'une carabine, répercutée par l'écho des montagnes, interrompit leur rêverie.

— C'est le second coup de fusil qui trouble le calme profond de ces solitudes. Le premier a dû briser le crâne de Diaz, et il me serait bien douloureux de penser que le second a terminé les campagnes de don Estévan de la même façon, s'écria Oroche, qui dissimulait mal son vif désir de demeurer seul possesseur du secret du val d'Or.

— Je le conçois, répondit avec distraction Baraja ; ces solitudes sont effrayantes pour deux hommes isolés comme nous allons l'être à présent.

— Caramba ! pensa Oroche, mon ami Baraja, quoi qu'il en dise, me trouverait-il encore de trop avec lui ?

— Pourquoi donc armez-vous votre carabine, seigneur Oroche ? demanda vivement Baraja à son ami.

— Sait-on ce qui peut arriver dans ces déserts ? Voyez-vous, il faut être prêt à tout.

— Vous avez raison, on ignore ce qui peut advenir.

En disant ces mots, Baraja fit également jouer la batterie de son arme et se tint sur la défensive.

— Ah çà ! qu'allons-nous faire maintenant ? dit Oroche.

— Sommes-nous assez forts pour déloger de leur forteresse ces trois endiablés chasseurs ? Non. Eh bien ! il nous faut retourner au camp, répondit Baraja, et revenir en force faire main basse sur les usurpateurs des trésors étalés dans le vallon que nous n'avons fait qu'entrevoir.

— Partons donc au plus vite ! s'écria Oroche avec impétuosité.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, ajouta Baraja.

Mais ni l'un ni l'autre ne bougèrent, par la raison toute simple qu'Oroche, pas plus que son ami, ne se souciait d'ouvrir la voie du val d'Or aux vautours rapaces qu'ils avaient laissés au camp.

Ils pensaient avec raison que les trois chasseurs, dussent-ils emporter chacun son poids en or, en laisseraient toujours plus à celui des deux qui survivrait à l'autre que si toute la troupe des aventuriers, guidée par eux, venait fondre sur cette riche proie.

Tous deux se représentèrent en frémissant ce val d'Or, encore vierge, aux lueurs éblouissantes, envahi, profané par leurs avides compagnons, ne gardant sur sa surface souillée que la trace impure de leur passage. Comme les chacals affamés qui guettent la retraite du lion repu pour dévorer les débris qu'il a dédaignés, Oroche et Baraja, sans l'avouer, voulaient chacun être seul à profiter du départ des chasseurs dont ils fuyaient tous deux la présence.

— Écoutez, dit Baraja, je vais être franc avec vous.

— Quel mensonge va me conter ce drôle ? se dit Oroche tout bas. Je n'attendais pas moins de votre loyauté, reprit-il tout haut.

— Vous craignez qu'en retournant au camp avec moi nous ne soyons découverts dans notre fuite.

— Vous êtes d'une pénétration qui m'étonne, répliqua Oroche.

— C'est tout naturel, continua Baraja d'un ton de bonhomie charmante ; deux hommes attirent plus d'attention qu'un seul.

— On ne lit pas plus clairement dans la pensée d'un homme, répondit à son tour Oroche avec tant d'abandon que Baraja, en fut un instant effrayé.

— Eh bien ! puisque vous partagez si parfaitement mes idées, vous partagerez aussi mon avis, fit Baraja.

— Je le goûte déjà sans le connaître ; je n'ai jamais confiance à demi dans mes amis.

— Est-ce à dire que vous vous en défiez toujours complètement ?

— Oh ! seigneur Baraja ! s'écria Oroche en se drapant d'un air de candeur offensée dans le haillon qu'il appelait un manteau, je pêche constamment par l'excès contraire.

— Je pense donc que, pour gagner le camp avec moins de danger d'être aperçus par les chasseurs, qui visent toujours à la tête, il est prudent de prendre chacun un chemin différent.

— Vous parlez d'or, seigneur Baraja.

— C'est l'influence du terroir, et je m'empresse de vous donner l'exemple.

— Un instant, dit Oroche ; et où nous rejoindrons-nous ensuite ?

— A la fourche de la rivière. Le premier arrivé attendra l'autre.

— Et l'attendra-t-il longtemps ? demanda Oroche avec une naïveté parfaitement jouée.

— Cela dépendra de l'impatience du premier arrivé et du degré d'affection qu'il aura pour son ami.